

Discours aux enfants d'aujourd'hui et de demain

1^{re} partie

Aujourd'hui est une page blanche,

Aujourd'hui, je vais vous parler de poésie, celle que l'on vit autant que celle que l'on écrit,

La poésie commence par une page blanche,

Bon ou mauvais, un poème commence par une page blanche,

Toujours,

Il n'y a pas d'exception,

Comme aux premiers jours de la vie, après la naissance, page blanche,

Comme aux commencements d'un nouvel amour, page blanche,

Comme à la fin d'un amour, page blanche,

Comme les premières semaines d'un nouvel emploi, page blanche,

Comme entrer dans un nouvel appartement, ou s'installer dans une nouvelle ville, comme entrer en CP, au CM2, ou au collège, page blanche page blanche page blanche,

Nul n'y échappe, le poète le plus talentueux pas davantage que chacun d'entre nous,

Certains matins de certains jours, se lever pas se lever, ne sachant rien du jour qui commence, page blanche,

Même les héros, même les Anciens, même les dieux et les rois d'autrefois, pages blanches, couronnes à terre, trônes renversés,

Au VII^e siècle de notre ère, un certain Uqba Ibn Nâfi (622-683), un général de Damas, est envoyé par son maître, le calife de Damas, conquérir et convertir — ce qui, dans l'histoire humaine, est souvent la même chose — le Maghreb, l'Ifriqiya, l'Afrique du Nord. Uqba Ibn Nâfi est le fondateur de la ville de Kairouan en Tunisie, son tombeau se

trouve à Biskra en Algérie, c'est un guerrier habile et courageux, un homme pieux, un homme très important de l'histoire des temps anciens, avant même le Moyen-Age, alors voilà cet homme vaillant, riche, instruit, dont le cheval glorieux faisait, d'un seul coup de sabot, surgir des rivières en plein désert et dans le roc des hautes montagnes, qui avance dans ses conquêtes à la tête de puissantes armées, et qui, chaque fois, remporte les victoires, donc voilà ce que dit cet homme, tandis qu'il s'enfonce dans le désert libyen, au nord de l'actuel Niger, voilà ce qu'il demande aux gens de chaque nouveau village, ville, oasis, pays entré dans sa principauté, écoutez bien sa question : « Y a-t-il encore quelqu'un au-delà de vous autres ? », page blanche.

C'est ce qu'il dit, entre légende et vérité historique, « Y a-t-il encore quelqu'un au-delà de vous autres ? », voulant savoir par là si ça vaut vraiment le coup de poursuivre ses conquêtes, alors un jour, des gens finissent par lui répondre que non, il n'y a plus personne après eux, au-delà sont les déserts sablonneux de l'infini non-humain, ils désignent le nord de l'actuel Niger, c'est ainsi que Uqba Ibn Nâfi achève ses guerres de conquête que reprendront ses descendants.

Ce pourrait être le début d'un poème,

se demander s'il y a quelqu'un au-delà de soi, ou bien si l'on est seul, irrémédiablement, seul au monde dans l'infini étoilé. Beaucoup de poètes se sont posé la question, une question parmi les plus difficiles qu'ait à se poser n'importe quel être humain, n'importe lequel / laquelle d'entre nous, même vous, les enfants.

Nous sommes ici, salle Paul-Eluard, ce samedi 25 mars 2017, jour de printemps naissant, c'est un signe, j'ai imaginé que ces paravents formaient un livre de pages blanches, livre à écrire, un livre qu'écriraient d'une manière ou d'une autre des enfants, chacun à sa mesure, chacun à sa manière, un livre dont ils se souviendraient plus tard comme étant le seul à l'intérieur duquel ils auraient pu circuler librement, le seul à l'intérieur duquel ils auraient imprimé leurs propres marques, leurs gestes, leurs pensées, les adultes autour d'eux les accompagnant du regard ou du geste, afin que ces pages blanches ne les intimident pas, qu'ils n'aient pas ce qu'on appelle l'angoisse de la page blanche, et que le souvenir de ce livre entre dans leur chair et qu'il y trouve pour toujours une toute petite place, l'hospitalité d'un abri.

Un abri, c'est important, nous en avons tous besoin, c'est ce que nous avons imaginé pour ce petit déjeuner tardif, un abri, un lieu à part, parce que ce que nous faisons là n'est pas tout à fait la même chose que ce

que nous avons fait ce matin avant de venir ici et ce que nous ferons après nous être séparés, j'appelle ça des pages blanches, ce pourrait être une enveloppe, une coquille, une maison imaginaire, dans la vie, un livre aussi est un abri, une enclave, lire c'est se mettre à l'abri pour un temps.

« Y a-t-il quelqu'un au-delà de nous autres ? » demandait plus haut à qui voulait l'entendre notre général damascène, oui, ce livre qui n'en est pas tout à fait un.

Par poésie, je désigne non pas seulement la poésie que l'on écrit, mais aussi la poésie que l'on vit à l'intérieur de soi, dans son intimité, celle que pratiquait autrefois, du temps des rois Mandingues, la Poëtesse aux yeux fermés, illustre parmi les illustres griots et griottes à la cour de son maître, chaque jour, la Poëtesse aux yeux fermés vaquait à ses affaires domestiques, ses enfants, ses animaux, ses tissages, ses champs..., se taisant le plus souvent, à qui lui demandait les jours de grand banquet, voulant se moquer d'elle ou lui jeter un défi, « dis-nous Poëtesse aux yeux fermés, où sont tes poèmes ? où sont les preuves que tu es la poëtesse que tu prétends être ? » et la Poëtesse aux yeux fermés riait aux éclats avant de répondre, « regarde mon sang battre derrière mes yeux qui ne voient pas et tu verras ce que sont mes poèmes, regarde ma beauté, regarde ma laideur et tu liras ce que sont mes poèmes, regarde mes blessures, regarde mes rides, regarde mes enfants, regarde mes vieux parents et tu comprendras ce que sont mes poèmes, regarde le ciel au-dessus et la terre en dessous, regarde le fleuve Djoliba, regarde les arbres et les grands animaux sauvages, perds-toi dans la forêt, perds-toi dans la nuit, questionne le silence, regarde-toi, regarde ton cœur... » et les mots n'en finissaient pas de sortir de la bouche de la Poëtesse aux yeux fermés, c'était comme un fleuve, c'étaient des poèmes.

La poésie est un état avant d'être un écrit, une manière d'être et de vivre plus vaste que soi, nous l'avons tous en nous, seulement nous avons peur d'elle, le plus souvent.

L'histoire que je vais vous raconter se passe à New York il n'y a pas si longtemps, nous sommes en 2006, je l'ai découverte récemment sur Internet, hasard total, alors que je réfléchissais à mon texte d'aujourd'hui. A l'initiative de leur professeure d'anglais, un groupe d'élèves de troisième d'une école privée doit convaincre par écrit une personne recluse, c'est-à-dire volontairement isolée, de répondre à une lettre d'eux. C'est un devoir qu'ils ont à faire. Ils n'écrivent pas à n'importe qui, mais à trois écrivains parmi les plus importants ou les plus

secrets du moment, trois écrivains qui ont choisi de se tenir à l'écart du monde et de ses tumultes. Harper Lee, l'auteure de *Ne tirez pas sur le merle moqueur*, retournée à Monroeville en Alabama, J.D. Salinger, auteur de *L'attrape-cœurs*, qui vit à Cornish, dans le New Hampshire et à Kurt Vonnegut, auteur de *Abattoir 5 ou la Croisade des enfants*, qui vit à Manhattan et dont ces jeunes viennent d'étudier une nouvelle intitulée, « Pauvre Surhomme ».

Des trois écrivains, seul Kurt Vonnegut répond aux élèves. Dans leur lettre, ceux-ci avaient tenté de le convaincre de venir leur rendre visite à l'école. Voici sa réponse :

« Chers élèves de Xavier High School, et Madame (Miss ?) Lockwood... Je vous remercie pour vos gentilles lettres. C'est sûr que vous savez comment remonter le moral d'un vieux schnock de 84 ans sur le déclin. Je ne fais plus d'apparitions publiques parce que maintenant je ne ressemble plus qu'à un iguane. Ce que j'ai à vous dire, en plus, ne prend pas longtemps, à savoir : exercez n'importe quel art, la musique, le chant, la danse, le théâtre, le dessin, la peinture, la sculpture, la poésie, la fiction, l'essai, le reportage, peu importe que ce soit bon ou mauvais, et non pas pour l'argent et la gloire, mais pour faire l'expérience de devenir, pour découvrir ce qu'il y a en vous, pour faire grandir votre âme. Sérieusement ! Je veux dire, à partir de maintenant, faites de l'art et faites-en jusqu'à la fin de votre vie. Faites un dessin drôle ou gentil de Miss Lockwood et donnez-le-lui. Dansez après les cours, et chantez sous la douche, et ainsi de suite, encore et encore. Faites un visage dans votre purée de pommes de terre. Faites comme si vous étiez le comte Dracula. Voici un devoir à faire ce soir, et j'espère que Miss Lockwood vous collera si vous ne le faites pas : écrivez un poème de six lignes, à propos de n'importe quoi, mais en rimes. Il n'y a pas de tennis équitable sans filet. Faites-le aussi bon que vous le pouvez. Mais ne dites à personne ce que vous faites. Ne le montrez et ne le récitez à personne, pas même votre petite amie ou vos parents ou autre, ou Miss Lockwood. Okay ? Déchirez-le en tout petits-petits morceaux et jetez-le dans des coins de la poubelle largement éloignés les uns des autres. Vous verrez que vous avez déjà été glorieusement récompensés pour votre poème. Vous avez fait l'expérience de devenir, appris bien plus sur ce que vous avez à l'intérieur de vous-mêmes et vous avez fait grandir votre âme. Que Dieu vous bénisse tous ! Kurt Vonnegut. »

On imagine mal aujourd'hui ce que pouvait représenter pour ces élèves en 2006 la lettre d'un écrivain d'une telle importance. Nombre d'entre

eux en parlent encore aujourd'hui comme d'un événement majeur de leur jeunesse. Vonnegut meurt au printemps suivant, à New York.

Pour vous, enfants du centre de loisirs Paul-Eluard, de l'école Paul-Eluard et de l'école Paul-Vaillant-Couturier, enfants d'aujourd'hui, enfants de demain, pour vous jeunes gens à venir et futurs adultes de ce pays, pour vous je reprends à mon compte mot pour mot cette lettre : « *Ce que j'ai à vous dire ne prend pas longtemps, à savoir : exercez n'importe quel art, la musique, le chant, la danse, le théâtre, le dessin, la peinture, la sculpture, la poésie, la fiction, l'essai, le reportage, peu importe que ce soit bon ou mauvais, et non pas pour l'argent et la gloire, mais pour faire l'expérience de devenir, pour découvrir ce qu'il y a en vous* », et je poursuis les mots de Vonnegut avec mes propres mots : exercez n'importe quel art pour faire l'expérience de votre liberté, pour élargir le sentiment que vous avez de votre propre existence, pour accroître l'estime de vous-mêmes, filles autant que garçons, pour manifester au grand jour votre dignité et la faire respecter.

2^{ème} partie

Est-ce que ça vaut vraiment le coup de faire ça ? ce qu'on vient d'entendre, construire cette sorte d'abri provisoire, ou de théâtre éphémère, de parlement à l'envers, rassembler des gens, nous rassembler, nous placer au plus près de l'horizon, nous rencontrer entre gens qui ne se connaissent pas et ne se rencontreraient pas sans cela, est-ce que ça vaut le coup de dessiner, d'écrire et d'habiller les mots de couleurs vives et franches, de le faire le mieux possible, honnêtement, des mots vrais, des mots justes, des mots qui ne se planquent pas sous la table, des mots qui respectent notre humanité, des mots qui se respectent eux-mêmes, est-ce que ça vaut le coup de s'occuper des pages blanches pour y inscrire qui nous sommes, de confier aux enfants de le faire pour eux, mais aussi pour nous, est-ce que ça vaut le coup de parler, de parler au nom des enfants, et de tous ceux qui ne peuvent pas le faire ou qui n'en ont pas le droit, est-ce que ça vaut le coup de raconter ici la Poëtesse aux yeux fermés , le guerrier Uqba Ibn Nâfi qui s'est maintes et maintes fois demandé s'il y avait d'autres humains au-delà de lui-même, est-ce que ça vaut le coup, vraiment le coup, de raconter le vieil écrivain-iguane de NYC lorsqu'il écrit à des adolescents qu'il ne rencontrera jamais, comme s'il était leur père, ou leur grand père, est-ce que ça vaut le coup de prendre un peu de notre temps pour

réfléchir à la poésie, à ce qu'elle peut faire pour nous, à ce que nous pouvons faire pour elle ? est-ce que ça vaut le coup de nous dire qu'il y a un avenir, comme il y a face à nous l'horizon ? est-ce que ça vaut le coup de manifester aux enfants d'aujourd'hui et de demain non seulement notre soutien mais un peu de notre amour ?

Ce que nous faisons là, je l'appelle, la moindre des choses,

A l'âge de 6 ou 7 ans, j'avais un camarade du même âge que moi, c'était mon seul véritable camarade à l'école, aujourd'hui, lui et moi, nous savions un peu lire et écrire, nous avions ce goût-là, mon ami particulièrement, sa mère était institutrice, son père vigneron, dans sa famille plus que dans la mienne, on avait l'amour des connaissances, le savoir, la culture, la musique, les livres, toutes ces choses-là, si nous étions encore maladroits avec l'écriture et la lecture, nous connaissions la musique des mots, nous savions que deux mots abouchés l'un à l'autre, comme les bouches des amants, pouvaient sonner, provoquer ce que nous ne savions pas encore nommer, la beauté, nous aimions cette musique-là, associer deux mots qui n'avaient rien à voir l'un avec l'autre, la cour de l'école était à mes yeux grande comme le monde, peut-être plus grande encore, et c'est dans cette cour grande comme le monde que nous avions planté un peu à l'écart, au pied d'un arbre, au plus près de ses racines, ce que nous avions appelé des fleurs sonores, de nos jours on enverrait l'enfant chez le psy pour moins que ça, ne me demandez pas ce que c'était, des fleurs sonores, ni d'où elles nous étaient venues, je ne le sais pas, je ne sais pas non plus lequel des deux les avait nommées le premier, qu'importe, nous les avions plantées dans un trou, aussi nous venions les arroser à chaque récréation, nous le faisions en cachette, avec cérémonie, non pas parce que nous avions peur, mais parce que nous étions les dépositaires d'un grand secret qu'il fallait protéger, si quelqu'un venait à découvrir l'existence de ces fleurs sonores invisibles, à coup sûr, elles disparaîtraient dans l'instant, seulement voilà, ces fleurs sonores qui n'existaient pas et dont nous pensions qu'elles ne dérangeaient personne ont fini par énerver certains de nos petits camarades, mais surtout ceux que nous appelions les grands, ils avaient deux ou trois ans de plus que nous, lesquels plusieurs fois, sans doute excités par les plus petits, nous avaient attaqués alors que nous étions occupés à l'arrosage de nos fleurs magiques, auxquelles, ça, je ne vous l'ai pas dit, nous parlions, circonstance aggravante, attaqués, je veux dire qu'une bande s'était abattue sur nous deux comme un vol de corbeaux et nous avait frappés avec acharnement, c'est assez difficile à comprendre pour des enfants, la violence gratuite, elle vous terrasse, elle vous pétrifie, j'ai longtemps

pensé que le fait de n'être pas un bagarreur comme l'était l'un de mes frères, qu'être un pacifique, peut-être même un craintif, pouvait exciter l'agressivité de ces ennemis impitoyables, il y avait ça certainement, le fait que nous étions un peu... à l'ouest , mais maintenant que j'ai près de 65 ans, j'en suis certain, il y avait autre chose, la haine des fleurs sonores et de tout ce qui leur ressemble avait déjà commencé à grandir dans la tête de quelques uns de nos comparses, l'expérience de cette violence gratuite fut le vrai commencement de quelque chose pour moi, voilà comment je suis devenu poète, non pas écrivain, mais d'abord poète, le mot poète décrit quelque chose de plus profond, d'existential, de substantiel, que le mot écrivain, qui désigne souvent le romancier, ce que je ne suis pas vraiment, le simple fait d'avoir inventé des fleurs qui n'existaient pas et d'en prendre soin avec un camarade de classe avait fait, de nous, des ennemis tout trouvés, des cibles, pour certains de nos congénères, la poésie commence par une page blanche, ai-je dit plus haut, la poésie commence quelquefois aussi par des coups de poing dans la gueule et des coups de pied dans le ventre, dans l'histoire humaine, elle se poursuit très souvent par le pire, mais sur cela je ne veux pas m'appesantir aujourd'hui, je veux que vous, les enfants, quittiez cet endroit avec du courage et de la force, le courage et la force que vous m'avez donné en dépit de la difficulté de ma tâche,

*Entre hiver et printemps
dans la pluie dans le vent
j'ai vu des enfants au regard franc et droit
j'ai vu des enfants d'hier d'aujourd'hui et de demain
ils avançaient en nombre
je les ai vus courir
sauter par dessus les murs et les dragons
ils avaient dans le regard une joie franche et droite
j'ai vu des enfants d'hier d'aujourd'hui et de demain
il y en avait qui avaient leurs lèvres tristes
coeur serré, j'ai vu quelquefois ce qu'ils seraient peut-être ou ce qu'ils ne seraient pas
non pas l'effroi non pas la glace non pas la peur
mais la ferveur empêchée la beauté méprisée
j'ai vu des enfants d'hier d'aujourd'hui et de demain
grâces et tourments
Voilà ce que j'ai dit à mon pays*

Il y a moins de trois semaines, je ne connaissais pas Randall Dudley, je n'avais jamais entendu parler de lui, j'ai découvert son nom dans une nouvelle série américaine, *This is Us*. Dans un épisode important pour la compréhension de l'histoire et des personnages de cette série, William, un afro-américain dans la quarantaine, musicien de blues et poète (il écrit des chansons), donne, pour toutes sortes de raisons que je ne vais pas raconter ici, à une femme blanche un livre, son titre, « Poèmes » de Randall Dudley, c'est le livre de sa vie à lui, William, celui grâce auquel il a survécu, traversé les tempêtes, le livre qui l'a porté, a soutenu son désir d'artiste, celui dans lequel il trouve sa nourriture spirituelle et la réponse aux questions qu'il se pose ou que la vie lui pose, ce William , qui est l'un des personnages les plus importants de la série, le plus attachant aussi (*je me permets ce détour parce que tout est un peu lié*) , est fils de prolétaire, très tôt orphelin de son père mort à la guerre du Vietnam je suppose, il est élevé par sa mère, femme de ménage dans une bibliothèque, une vaillante que cette femme d'une généreuse intelligence proprement inouïe, c'est elle qui pousse le jeune William hors de sa maison à partir à Memphis, là où sont les poètes les musiciens... , les artistes susceptibles de stimuler son audace et de lui donner confiance en lui-même , « tu dois t'occuper de ton art, lui dit-elle , moi , je me débrouillerai toujours sans toi du moment que je sais que tu progresses dans la musique... », pas mal pour une mère de dire ça à son fils , la mienne par exemple ne l'a pas fait...

J'en reviens à ce Randall Dudley, poète afro-américain, il est né en 1914 à Washington DC., mère institutrice, père clergymen, milieu éduqué, il est mort à Southfield en 2000, Dudley fut aussi l'éditeur de très nombreux poètes noirs américains, il dirige deux anthologies de poésie afro américaine, l'une et l'autre uniques, il rencontre sa vocation de poète, car on peut parler de vocation dans son cas, à l'âge de 4 ans lors d'un concert où l'emmène sa mère, il écrit alors son tout premier poème, musique et poésie ont souvent partie liée ... , n'hésitez pas vous toutes les mamans à emmener vos enfants au concert, à coup sûr ils y trouveront leur pitance, plus tard on retrouve Dudley ouvrier dans l'industrie automobile à Detroit, puis postier, il fait la guerre dans le Pacifique, puis à son retour, devient bibliothécaire après avoir repris ses études, même s'il exerce quelquefois la profession d'enseignant, il reste principalement bibliothécaire jusqu'à sa retraite, comme nombre de poètes afro américains, Randall n'est pas traduit en France, pour ce que j'en ai compris, il écrit une poésie faite d'émotions simples , de dialogues , une poésie traversée par la condition Noire aux Etats-Unis et la question des droits civiques, une chose est très singulière dans les choix de Dudley, son choix de poursuivre deux carrières parallèles, éditeur

pour s'occuper de la poésie des autres, des siens, devrais-je plutôt dire, à une époque où très peu de gens aux Etats-Unis avaient la moindre idée qu'il existât une poésie noire, la musique, la danse à la rigueur, mais la poésie, ça non, comme éditeur, Dudley répare, protège, défend, illustre , encourage sa communauté , les siens , nombre de poètes noirs américains diront de lui qu'il a été non pas leur père ni leur mère mais leur sage femme, éditeur donc, mais aussi poète pour s'occuper de sa propre poésie, de Dudley, je vais vous dire deux poèmes que j'ai très approximativement , et sans la moindre légitimité, traduits pour l'occasion d'aujourd'hui, l'un et l'autre sont très souvent cités dans les références à Dudley,

Un poète n'est pas un juke-box

Un poète n'est pas un juke-box, alors ne me dis pas ce que je dois écrire.

*J'ai lu un poème à une amie très chère et elle m'a dit,
C'est ton truc maintenant, prends ça pour ce que ça vaut,
Mais pourquoi n'écris-tu pas sur les émeutes de Miami ?
Je n'ai pas écrit sur Miami parce que je ne sais rien sur Miami
J'ai travaillé tellement dur, écouté de la musique toute la nuit
Et écrit des poèmes
Que j'ai mis de côté la télévision et la lecture des journaux
Non ce n'est pas l'absence de fierté noire qui explique que je n'aie pas écrit sur Miami*

*Seulement mon ignorance de ce qui s'est passé à Miami
Dire à un poète noir ce qu'il devrait écrire
Fait penser à un commissaire à la culture en Russie soviétique disant à un poète*

Qu'il ferait mieux d'écrire sur les hauts fourneaux dans la région de Novobigorsk

Ou sur les nouveaux exploits des ouvriers soviétiques creusant le canal trans-caucasien

Ou sur le succès sans précédent des ouvriers de l'industrie de la betterave à sucre

Qui ont dépassé leur quota de 400%

Peut-être le poète russe est en train de regarder sa mère mourir d'un cancer

Ou bien son cœur saigne d'une histoire d'amour qui se termine mal

Ou bien il explose de bonheur et veut chanter le vin les roses et les rossignols

Je parie que dans cent ans les Russes aimeront lire et chanter des poèmes

Parlant de la mort d'une mère, d'une maîtresse infidèle, du vin, des roses et des rossignols

Et pas des hauts fourneaux, du canal trans-caucasien ou de l'industrie de la betterave à sucre

Un poète écrit sur ce qu'il ressent, ce qui agite son cœur et met son stylo en mouvement

Et non pas sur ce qu'un apparatchik lui dicte pour promouvoir sa carrière ou des théories

*Ouais sans doute j'écrirai sur Miami, comme j'ai écrit sur Birmingham,
Mais je le ferai parce je veux le faire, et pas parce quelqu'un dit que je devrais le faire,*

C'est vrai, j'écris sur l'amour, c'est quoi le problème avec l'amour ?

Si nous avions plus d'amour, nous aurions davantage de bébés noirs prêts à devenir des frères et des sœurs et construire la grande communauté noire.

Quand les gens aiment, ils se baignent avec un savon parfumé, arrosent leur corps de parfum ou d'eau de cologne

Se rasent, et peignent leurs cheveux, et enfilent des vêtements de soie scintillants,

Ils parlent doucement et gentiment à leur fiancée et l'observent afin de deviner et satisfaire le moindre de ses désirs

*Après l'amour, ils sont détendus, heureux, et amis avec le monde entier,
Où est le problème avec l'amour, la beauté, la joie et la paix ? Si Joséphine avait donné plus d'amour à Napoléon, il n'aurait pas parsemé les prairies de l'Europe de crânes humains*

Si Hitler avait été heureux en amour, il n'aurait pas brûlé les gens dans des fours

Ne me dis pas que c'est un truc banal ou un échappatoire d'écrire sur l'amour et non sur Miami

Un poète n'est pas un juke-box

Un poète n'est pas un juke-box

*Je répète, un poète n'est pas un juke box dans lequel n'importe qui glisse une pièce de 25 cents pour écouter la musique qu'il veut entendre
Ou encore quelqu'un sur la tête duquel on tape gentiment en le traitant de gentil révolutionnaire,*

Ou quelqu'un auquel on attribue le Kuumba Liberation Award

A poet is not a jukebox.

A poet is not a jukebox.

A poet is not a jukebox.

Alors ne me dis pas ce que je dois écrire.

Le second poème s'appelle Ballade de Birmingham (1963), il est un tournant dans la démarche artistique de Dudley, il l'écrit après l'explosion d'une bombe dans une église baptiste de Birmingham / Alabama (1963) , laquelle bombe provoque la mort de quatre enfants

« Ballad of Birmingham » a été publié dans le recueil « Cities burning » / Cités en feu (1968)

« *Maman chérie, je peux aller en ville
Au lieu d'aller jouer dehors
Et marcher dans les rues de Birmingham
Pour la manifestation des libertés ?* »

« *Non ma chérie, non, tu ne peux pas y aller,
Les chiens sont féroces et enragés
Les matraques et les lances à incendie, les révolvers et les prisons
Ne sont pas bien pour une petite fille* »

« *Mais maman, je ne serai pas seule,
D'autres enfants viennent avec moi,
Marcher dans les rues de Birmingham
Pour rendre notre pays libre* »

« *Non ma chérie, non, tu ne peux pas y aller
J'ai peur que les revolvers tirent
Mais tu peux aller à l'église
Et chanter dans le chœur des enfants.* »

*Alors elle a peigné et coiffé ses cheveux noirs de nuit
Pris un bain de pétales de roses
Et enfilé des gants blancs sur ses petites mains brunes
Et mis des chaussures à ses pieds*

*Sa mère souriait de savoir son enfant
En sécurité dans un endroit sacré
Mais son sourire fut le dernier sourire
Qui soit apparu sur son visage*

*Au moment où elle entendit l'explosion
Ses yeux se mouillèrent et devinrent fous
Elle courut à travers les rues de Birmingham
Appelant son enfant*

*Elle se faufila au milieu des débris de verre et de briques
Elle souleva une chaussure
« Oh, la chaussure de ma fille
Chérie où es-tu ? »*

À vous les enfants, que je considère désormais comme des amis, quel que soit votre âge, ces derniers mots, faîtes quelque chose de beau et de bien de votre vie , il y a trois moyens pour y parvenir, aimer, faire de l'art ou inventer / découvrir, ré-inventer la politique par exemple, elle en a grand besoin, vous projeter dans les sciences, dans les technologies, dans l'architecture dans la philosophie... , inventer des concepts, faîtes quelque chose de beau et de bien de votre vie, chacun sa manière et son but, mais prenez dans le même temps soin des vôtres, souciez vous de votre communauté, ne vous laissez rien dicter, faîtes quelque chose de beau et de bien de votre vie, troublez nous, laissez vous troubler vous aussi, aimez être libres, faites quelque chose de beau et de bien de votre vie, c'est-à-dire soyez les poètes audacieux et joyeux de votre propre existence.

A tous, grands et petits, merci de votre écoute,

Daniel Conrod

25/03/2017